



Sigrid
Nunez

Sempre
Susan

SOUVENIRS SUR SONTAG

LE LIVRE

Nous sommes au printemps 1976. Sigrid Nunez, 25 ans, sonne à la porte de Susan Sontag, 43 ans, pour l'aider à répondre à la pile monumentale de courrier reçu du monde entier pendant son hospitalisation. Sigrid découvre un vaste penthouse lumineux, aux murs blancs et nus. Peu de meubles, un chien, et une pièce stratégique, la chambre bureau de Susan, où trône une énorme machine à écrire IBM Selectric. L'une réfléchit et dicte, l'autre tape et capte.

Trente ans plus tard, Sigrid Nunez, devenue à son tour une grande écrivaine, livre son témoignage. Elle raconte l'extraordinaire vitalité de Susan, sa curiosité, son énergie inépuisable. Amie et modèle à la fois, Susan est le mentor dont rêve tout apprenti écrivain. Un portrait fin et inattendu, dans l'intimité de l'une des plus audacieuses intellectuelles américaines du xx^e siècle.

L'AUTRICE

Sigrid Nunez, romancière et essayiste américaine, est née en 1951 à New York. Fille d'une mère allemande et d'un père sino-panaméen, tous deux émigrés, elle

explore dans ses romans la notion de statut social et l'inévitable violence entre les classes. Autrice de nombreux romans, elle a remporté le National Book Award pour *L'Ami* en 2018.

LA TRADUCTRICE

Ariane Bataille vit et travaille à Paris où elle est née. Devenue traductrice de l'anglais après avoir étudié le chinois, elle s'intéresse à tous les styles d'écriture et aborde avec le même plaisir les domaines les plus variés, des romans policiers aux essais et nouvelles en passant par la littérature jeunesse, la bande dessinée et l'écologie.

Sempre *Susan*

Sigrid Nunez

Sempre Susan

Souvenirs sur Sontag

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Ariane Bataille



116, rue du Bac, Paris 7^e

© 2022, éditions Globe, Paris, pour l'édition française

© Sigrid Nunez, 2011

All rights reserved

Titre de l'édition originale :

Sempre Susan, A Memoir of Susan Sontag

(Atlas & Co., New York)

Dépôt légal : octobre 2022

ISBN : 978-2-38361-157-8

C'était la première fois de ma vie que j'allais dans une résidence d'écrivains et, je ne sais plus pourquoi, j'ai dû repousser la date prévue pour mon arrivée. J'avais peur que mon retard soit mal vu. Mais Susan m'a soutenu que ce ne serait pas une mauvaise chose.

– On a toujours intérêt à commencer par transgresser les règles.

Pour elle, arriver en retard *était* une règle.

– Je ne me préoccupe de l'heure que si je dois prendre un avion ou me rendre à l'Opéra.

Lorsque les gens se plaignaient d'avoir toujours à l'attendre, elle refusait de s'excuser.

– Tant pis s'ils ne sont pas assez futés pour emporter quelque chose à lire...

(Mais si certains avaient compris son jeu et la faisaient patienter à son tour, elle n'était pas contente.)

Ma ponctualité scrupuleuse pouvait l'exaspérer. Un jour, en déjeunant avec elle, je me suis aperçue que

j'allais reprendre mon travail en retard ; je me suis levée d'un bond, elle s'est moquée de moi :

– Assieds-toi ! Tu n'as pas besoin d'être pile à l'heure. Ne sois pas si servile.

Servile, l'un de ses mots préférés.

Singularité. Était-ce vraiment une bonne idée que Susan, son fils et moi partagions le même appartement ? David et moi n'aurions-nous pas dû trouver un endroit à nous ? Susan ne voyait pas pourquoi on ne pouvait pas continuer à cohabiter tous les trois, même si j'avais un jour un enfant. Et quand j'exprimais des doutes :

– Ne sois pas si conformiste. Qui a dit qu'on devait vivre comme tout le monde ?

(Une fois, place Saint-Marc, elle m'a montré deux femmes d'allure excentrique, l'une d'âge mûr, l'autre plus vieille, habillées comme des gitanes, leurs longs cheveux gris tombant sur les épaules.

– Des vieilles bohèmes.

Puis elle a ajouté :

– Nous deux, dans trente ans.

Plus de trente ans ont passé, Susan est morte, et on ne parle plus de bohème.)

Susan avait quarante-trois ans lorsque nous nous sommes rencontrées, mais elle me paraissait très vieille. Peut-être parce que j'en avais vingt-cinq et que, à cet âge, tous les gens de plus de quarante ans me semblaient vieux. Mais aussi parce qu'elle se remettait d'une mastectomie radicale. (Transgresser les règles : quand le personnel de l'hôpital lui avait reproché de refuser les exercices de rééducation, une infirmière compatissante lui avait murmuré à l'oreille :

– Happy Rockefeller non plus ne les faisait pas.)

Son teint était cireux et ses cheveux... cela me troublait toujours que tant de gens croient qu'elle décolorait sa mèche blanche alors qu'il aurait dû leur sauter aux yeux que c'était justement là sa vraie couleur. (Un coiffeur lui avait suggéré de ne pas la teindre afin de donner à sa chevelure une note plus naturelle.) La chimiothérapie avait seulement désépaissi cette masse extraordinairement dense de cheveux noirs, mais ceux qui repoussaient étaient surtout blancs ou gris.

Chose étrange : la première fois que j'ai vu Susan, elle avait l'air plus âgée qu'elle ne le paraîtrait ensuite, lorsque je commencerais à mieux la connaître. Elle embellissait au fur et à mesure qu'elle recouvrait la santé, et quand elle a décidé de se teindre les cheveux, ça l'a rajeunie encore.

On était au printemps 1976, presque un an après l'obtention de mon MFA à Columbia. Je vivais dans la 106^e Rue Ouest. Susan, qui habitait à l'angle de la même rue et de Riverside Drive, avait laissé s'accumuler une pile de courrier pendant sa maladie. Elle voulait maintenant y répondre, et avait demandé à des amis, rédacteurs en chef de la *New York Review of Books*, de lui recommander quelqu'un pour l'aider. Entre ma licence et mon master, j'avais travaillé comme assistante éditoriale à la *Review*. Sachant que je tapais à la machine et que je n'habitais pas loin, ces amis lui avaient suggéré de m'appeler. Voilà exactement le genre de petit boulot que je cherchais à l'époque : le genre qui, selon toute vraisemblance, ne m'empêcherait pas d'écrire.

Le premier jour où je me suis rendue 340 Riverside Drive, il y avait du soleil ; l'appartement – un penthouse aux nombreuses baies vitrées – était d'une clarté éblouissante. Nous avons travaillé dans la chambre de Susan, moi à son bureau, tapant sur son énorme machine à écrire IBM Selectric, elle dictant ses lettres en arpentant la pièce ou allongée sur son lit. Sa chambre, ainsi que le reste de l'appartement, avait un aspect dépouillé : les murs étaient blancs et nus. Comme elle me l'a expliqué plus tard, c'était dans cette pièce qu'elle travaillait ; elle voulait le maximum d'espace

blanc autour d'elle et tâchait d'y garder le moins de livres possible. Je ne me souviens d'aucune photo de famille ou d'amis (en fait, je ne me rappelle pas en avoir vu exposées dans l'appartement) ; à la place, il y avait (dans le style de ceux qui accompagnent les dossiers de presse des éditeurs) quelques clichés en noir et blanc de certains de ses héros littéraires : Proust, Wilde, Artaud (dont elle venait de diriger la publication d'une anthologie), Walter Benjamin. Ailleurs, dans les autres pièces, on voyait beaucoup de portraits d'anciennes stars de cinéma et des photos de vieux films célèbres en noir et blanc. (Celles-là, si je me souviens bien, avaient d'abord décoré le hall du New Yorker Theater, le cinéma d'art et essai de la 88^e Rue et Broadway).

Susan portait un ample col roulé, un jean et des sandales Hô Chi Minh en caoutchouc qu'elle avait rapportées, je crois, de l'un de ses voyages au Vietnam du Nord. À cause de son cancer, elle essayait d'arrêter de fumer (elle essaierait, échouerait, essaierait encore et toujours). Elle a avalé un bocal entier de grains de maïs grillés, en buvant au goulot d'une grosse bouteille d'eau en plastique.

La pile de lettres était impressionnante ; il faudrait des heures pour en arriver à bout, or nous progressions à un rythme d'une lenteur incroyable. Le téléphone

n'arrêtait pas de sonner ; chaque fois, elle décrochait et bavardait (dans certains cas assez longuement) pendant que j'attendais, assise sur ma chaise, et écoutais bien sûr, tout en caressant de temps à autre le chien de son fils, un grand malamute en mal d'affection. Je connaissais de nom la plupart des gens qui appelaient. J'ai compris que la façon dont beaucoup réagissaient à la nouvelle de sa maladie consternait Susan. (Même si je ne le savais pas encore, elle rassemblait déjà des idées pour son futur essai *La Maladie comme métaphore**.) Je me la rappelle en train de parler à l'un de ses interlocuteurs de son cancer en le qualifiant de « maladie impériale ». Déclarer à plusieurs personnes que, depuis les récents décès de Lionel Trilling et Hannah Arendt, elle se sentait « orpheline ». Son indignation farouche, en rapportant les paroles de quelqu'un qui avait dit à propos de Trilling : ce n'est pas étonnant qu'il ait eu un cancer, ça faisait probablement des années qu'il ne baisait plus sa femme.

(– Et c'est un universitaire qui parle !)

Elle détestait l'admettre, mais elle s'y est quand même résolue avec courage : à l'annonce de son cancer, l'une de ses premières pensées a été :

* *Illness as Metaphor* (1978), publié en France sous le titre *La Maladie comme métaphore* (1979), éditions du Seuil ; Christian Bourgois éditeur.

– Je n’ai pas assez fait l’amour ?

Un appel venait de son fils. Plus jeune que moi d’un an, David avait laissé tomber Amherst College pour retourner à l’université ; il était maintenant en deuxième année à Princeton. Il pouvait loger sur place mais passait presque toute la semaine chez sa mère dont la chambre se trouvait juste à côté de la sienne (bientôt la nôtre).

Cette tâche ennuyait Susan. Au bout de quelques lettres seulement, elle a proposé une pause-déjeuner. Je l’ai suivie à l’autre bout de l’appartement, à travers des couloirs aux murs couverts de livres, puis une salle à manger où j’ai admiré une longue table élégante avec ses bancs assortis (une vieille table de ferme française, m’a-t-elle appris) et, au mur, une affiche rétro Olivetti encadrée (*la rapidissima*). En général, la table disparaissait sous les livres et les papiers ; la plupart des repas se prenaient à la cuisine, sur un comptoir en bois qu’on avait peint en bleu foncé.

Très gênée, je me suis assise au comptoir, sur un tabouret, pendant qu’elle faisait réchauffer une soupe Campbell, une crème de champignons. Ajoutez une boîte de lait et il y en avait assez pour deux. Ça m’a étonnée de voir Susan si loquace. J’étais habituée au monde hiérarchique de la *New York Review*, où

les directeurs ne bavardaient jamais avec le personnel. Ce jour-là, j'ai appris que le précédent locataire de l'appartement avait été son ami Jasper Johns ; plusieurs années auparavant, quand Johns avait décidé de déménager, elle avait repris le bail. Malheureusement, elle ne pensait pas pouvoir y rester ; le propriétaire de l'immeuble voulait le récupérer pour lui. On comprenait que Susan ait envie de le garder : un vaste penthouse avec deux chambres à coucher dans un bel immeuble d'avant-guerre – une affaire formidable à 475 dollars par mois, si ma mémoire est bonne. L'immense séjour paraissait encore plus grand car il était presque vide (on y entendait même un faible écho). Ce qui manquerait le plus à Susan, ce serait la vue : la rivière, les couchers de soleil. (Cette vue géniale aurait été encore plus sublime depuis la terrasse, mais elle était dégoûtante : c'est là que le chien faisait ses besoins.) Loin des deux chambres à coucher, à l'autre extrémité de l'appartement, une pièce beaucoup plus petite, avec cabinet de toilette, avait autrefois servi de chambre de bonne. À l'époque, un ami de David y dormait. Dès que j'aurais emménagé, elle deviendrait mon bureau. (« Tu es la seule dans cette maison à avoir *deux* pièces », me dirait Susan, blessée, accusatrice, lorsque je lui annoncerai mon départ du 340.)

Pendant le déjeuner, elle m'a posé un tas de questions ; elle voulait savoir comment c'était de travailler pour Robert Silvers et Barbara Epstein, à la *New York Review*, d'étudier avec Elizabeth Hardwick, qui avait été mon professeur à Barnard et appartenait aussi au comité de rédaction de la *Review*. Il était évident que ces trois personnes éveillaient le plus vif intérêt chez Susan – de la fascination, même. J'apprendrais que leur amitié et leur opinion comptaient plus que tout à ses yeux. Tous trois avaient fait partie des fondateurs de la *Review*, en 1963. Susan jugeait ce magazine bien supérieur à toutes les autres publications du pays – un effort « héroïque » pour élever la vie intellectuelle américaine à son niveau le plus haut – et elle était fière que ses essais, édités par Silvers, y aient été publiés dès le premier numéro.

– De loin, le meilleur éditeur que j'aie jamais eu.

Le meilleur éditeur qu'un écrivain *puisse* avoir, précisait-elle. Comme les autres collaborateurs de la *Review*, Susan était impressionnée par le profond respect de Silvers à l'égard des auteurs, par son perfectionnisme et l'énergie qu'il déployait à réviser les articles avant leur publication. Elle voyait en lui l'une des personnes les plus intelligentes et les plus douées de sa connaissance – et probablement le travailleur le plus acharné, presque

toujours à son bureau, sept jours par semaine, y compris les jours fériés, du matin au soir, souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il possédait cette rigueur, cette passion intellectuelle, cette méticulosité que Susan admirait tant chez les autres ; il lui inspirait cette vénération qu'elle réservait en général aux écrivains et aux artistes les plus respectables.

Sa fierté d'écrire dans la *New York Review* égalait celle de voir ses livres publiés par Farrar, Straus & Giroux. En fait, ce jour-là, c'est avec Roger Straus qu'elle a eu sa conversation téléphonique la plus longue et la plus intime. Roger Straus, président de FSG, avait publié le premier livre de Susan treize ans plus tôt, et publierait tous les autres. Il ne leur était pas inhabituel de se parler au moins une fois par jour. Susan n'avait pas d'agent littéraire à l'époque, et, en dehors de la publication de ses livres, Straus s'occupait de certaines transactions dont un éditeur ne se charge pas d'ordinaire – il essayait de placer ses nouvelles et ses articles dans différentes revues. Leur relation n'était pas simplement professionnelle ; une vieille amitié les liait ; ils se confiaient l'un à l'autre ; Straus soutenait Susan dans sa vie privée, notamment pendant le drame de sa maladie, et l'aiderait, le moment venu, quand elle serait obligée de chercher un nouvel appartement. Bien

que David eût déjà dix ans lorsqu'ils s'étaient rencontrés, Straus l'appelait « mon probable fils illégitime ». Bientôt, il le prendrait dans sa maison d'édition et le nommerait éditeur de plusieurs auteurs, dont Susan.

La soupe n'était pas suffisante. Susan a fouillé dans le frigo, presque vide ; bien que ce ne fût pas la saison du maïs, il y avait des épis enveloppés dans du plastique. Nous les avons mangés, puis elle a dit :

– Je n'avais pas envie de ça, bien entendu. Tout ce que je voulais, c'était une cigarette.

J'avais moi-même arrêté de fumer depuis peu de temps ; dès que j'aurais emménagé, je recommencerais. Nous fumions tous les trois, comme la plupart des gens qui venaient dans cet appartement.

Lorsque je suis repartie, ce jour-là, le soleil se couchait sur l'Hudson. Nous avions très peu avancé ; Susan m'a demandé de revenir quelques jours plus tard. Je me rappelle avoir pensé, en rentrant chez moi à pied, qu'elle était incroyablement décontractée et ouverte – bien plus proche de quelqu'un de mon âge que de quelqu'un de la génération de ma mère. Mais elle se conduisait toujours ainsi avec les jeunes gens ; l'habituel fossé des générations n'existait pas non plus entre elle et son fils ; son fils, qu'elle avait commencé à traiter en adulte avant même qu'il entre au lycée, sans jamais paraître douter

que c'était exactement ce qu'il fallait faire. Quand j'y réfléchis maintenant, je ne peux m'empêcher de penser à une chose que Susan répétait souvent : elle gardait de son enfance le souvenir d'une époque d'ennui absolu dont elle avait hâte de sortir. J'ai toujours eu du mal à le comprendre (comment l'enfance – même pas très heureuse – peut-elle être qualifiée de « gaspillage intégral » ?), mais elle avait voulu que celle de David se termine le plus vite possible. (Finalement, lui aussi se souviendrait de l'enfance comme d'une période exécrationnelle, et choisirait la même expression que Susan pour la décrire : une peine de prison.) Comme si, en quelque sorte, elle ne croyait pas réellement – ou, plus précisément, n'attachait aucune *valeur* – à l'enfance.

Pour David, elle est devenue « Susan » quand il était encore un petit garçon, et son père, le sociologue Philip Rieff, « Philip » ; il ne s'imaginait pas les appelant maman et papa. D'ailleurs, chaque fois que Susan parlait de ce dernier à David, elle disait Philip – elle avait dix-sept ans lorsqu'elle l'avait épousé, il en avait vingt-huit ; elle était étudiante à l'université de Chicago, et lui assistant ; sept ans plus tard, ils divorçaient. J'ai rarement entendu David dire « ma mère » ; et cela m'aurait semblé étrange d'employer l'expression « ta mère ». C'était *sempre* Susan.

(Je travaillais depuis quelques jours seulement à la *New York Review* quand Robert Silvers m'a demandé :

– Appelez Susan pour moi.

J'ai pris le Rolodex et posé la question :

– Susan qui ?

Barbara Epstein était présente :

– *Susan qui !* s'est-elle esclaffée en secouant la tête.

J'ai compris qu'elle se moquait de moi.)

Les noms. Susan avouait que cela ne l'avait jamais enchantée d'avoir un prénom aussi fade et commun. (« Tu ne ressembles pas à une Susan », disait-elle en singeant les nombreuses personnes qui le lui affirmaient.) Elle se hérissait et reprenait sèchement quiconque l'appelait Sue. D'une manière générale, les abréviations et les surnoms ne lui plaisaient pas, bien qu'elle appelât souvent David (baptisé ainsi à cause de la statue de Michel-Ange) Dig.

À cette époque, ni la mère ni le fils n'avaient de contact avec le père. Un jour, tandis que nous roulions tous les trois vers Philadelphie où elle avait été invitée à une conférence, et où le père de David vivait maintenant avec sa seconde femme, Susan a lancé à son fils, depuis la banquette arrière :

– Je crois que tu devrais présenter Sigrid à Philip.

Le lendemain, avant de retourner à New York, nous sommes donc allés chez Philip Rieff. Susan a déclaré

Kyoko : La vie est décevante, n'est-ce pas ?

Noriko : Oui, en effet.

Ouvrage réalisé par *Cursives à Paris*